Y a-t-il un cadavre dans la tombe ?

Paroles d'archéologues

Will it a corpse in the grave ? Lyrics of archaeologists

Lola Bonnabel et Anne Richier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/tc/6876>

DOI : 10.4000/tc.6876

ISBN : 1952-420X

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 19 juin 2013

Pagination : 74-91

ISBN : 978-2-7351-1637-9

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Lola Bonnabel et Anne Richier, « Y a-t-il un cadavre dans la tombe ? », *Techniques & Culture* [En ligne], 60 | 2013, mis en ligne le 19 juin 2016, consulté le 29 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/tc/6876> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.6876>

Y A-T-IL UN CADAVRE DANS LA TOMBE ?

Paroles d'archéologues

Peu de métiers entraînent un contact direct avec le corps mort. Parmi ceux-ci, l'archéologie et plus spécifiquement l'archéothanatologie ont permis depuis des décennies d'exhumer et d'étudier des centaines de milliers de trépassés, dont il ne reste, dans la plupart des cas, que les os. Deux types de structures livrent des restes humains : les tombes et... les autres. En effet, si le cadavre peut être confiné à un espace sépulcral, il est susceptible de faire l'objet de multiples traitements, qui peuvent, ou non, être funéraires¹. Quoi qu'il en soit, l'une des missions de l'archéologue travaillant sur les vestiges humains est de chercher à retrouver, à partir de restes secs, minéraux, l'ensemble des étapes qui se sont succédé du décès d'un individu à la constitution de ce qui deviendra une structure archéologique : comment ce défunt a-t-il été inhumé ? Comment est-il mort dans cette tranchée de la Grande Guerre ? Mais ces gestes prennent davantage sens s'ils sont confrontés aux informations provenant de l'étude du squelette : s'agit-il d'un homme ou d'une femme ? Quel âge avait cet enfant ? Quel était son niveau de vie ? L'objectif étant l'étude des sociétés anciennes². Pour comprendre les dépôts, la discipline n'a de cesse de restituer les parties molles disparues, de recomposer les positions initiales des sujets, de réfléchir à l'incidence des processus de la décomposition sur les squelettes étudiés. Le cadavre est donc au centre des préoccupations mais brille parallèlement par son absence. De ce regard en creux surgissent des mots, des techniques et également du ressenti. Il nous a semblé intéressant d'interroger un groupe d'archéologues du funéraire, de décrypter le vocabulaire utilisé dans la profession, de remonter la chaîne opératoire du travail de reconstruction du cadavre.

Pour les Anglo-Saxons, étudier les archéologues est un sujet en soi, une démarche le plus souvent réflexive ou initiée par des archéologues, comme en témoigne une

© S. Culot, Inrap

Tombe de l'âge du fer découverte à Brienne-sur-Aisne

Seuls les éléments imputrescibles
sont présents dans cette tombe :
squelette, bijoux et fibule en bronze,
os d'un jambon, d'un pied,
d'un plat de côte de porc
(sur la gauche du sujet)
et vases en céramique.
Ainsi, des chairs, tissus,
viandes et liquides,
il ne reste que
des indices secondaires.

session du *World Archaeological Congress* tenu à Washington en 2003 et consacrée à l'ethnographie des pratiques archéologiques (Edgeworth 2006). Cette discipline émerge dès les années cinquante, sous l'impulsion de Louis Dupree, lui-même archéologue. Ce dernier se plaçait dans un contexte très différent du nôtre, celui des fouilles exécutées dans une région exotique en embauchant des ouvriers indigènes encadrés par un archéologue (Dupree 1955 : 271). En France, la mise en place de l'archéologie préventive dans les années quatre-vingt a engagé le développement de la profession et la multiplication des catégories de personnes incluses sous le vocable « d'archéologues ». Cette archéologie nouvelle a fait l'objet d'un diplôme d'études appliquées (DEA) de Science du Travail et de la Formation (Debza 2000) s'intéressant plus spécifiquement à la relation entre l'archéologue et son objet d'étude, l'objet patrimonial vu comme porteur d'un statut hybride : scientifique, éthique, esthétique. Cette approche avoisine en partie la nôtre dans les thèmes abordés :

« l'archéologue engagé dans son activité professionnelle est considéré comme un expert, ce qui le distingue du profane. À ce titre, face à la sollicitation d'un objet, l'archéologue est du côté de l'entendement, alors que le public est du côté de la sensibilité. » (ibid : 135).

La plupart des fouilleurs de sépultures en France exercent dans le cadre de l'archéologie préventive ; ceux qui font des pratiques funéraires une spécialité, sont environ 300 au sein d'un ensemble fort de 3500 archéologues, provenant majoritairement de l'Institut de recherches archéologiques préventives (Inrap-établissement public national), des services de l'état comme le service régional de l'archéologie (SRA) rattachés à la direction régionale des affaires culturelles (DRAC) et des collectivités territoriales. Nous nous sommes concentrées sur cet ensemble professionnel, qui aborde la totalité de la chaîne opératoire de notre discipline, de manière intensive et pour étudier de très grandes quantités de vestiges humains.

L'argumentaire développé pour ce Thema « Le Cadavre en procès » proposait de questionner notre discipline sur sa relation au cadavre, – cadavre auquel, dans le fond, elle n'est confrontée que de manière très théorique. Sans nous lancer dès à présent dans une sociologie de la profession (telle qu'elle est définie à travers les modèles, les théories, et les recherches empiriques sur les groupes professionnels dans Dubar, Triper, Broussard 2011), nous nous sommes penchées, avec nos collègues, sur le cadavre en question.

Mais qu'en disent les pratiquants ?

Quid du cadavre ?

À peine avons-nous franchi le seuil de notre réflexion, que le cadavre nous a semblé ne pas être le sujet³ du « fouilleur de tombe ». En effet, nos sujets sont les vivants :

- le défunt dont nous cherchons à restituer une partie de l'identité, en tant qu'ancien vivant ;
- les gestes des vivants qui l'ont entouré et qui sont conditionnés par la place qu'il occupait dans la société. Pour cette population, c'est la transformation brutale de cette personne en cadavre qui implique la nécessité de mettre en place un procès adapté.

Le cadavre n'est pas non plus son objet⁴, – autrement dit, ce sur quoi porte un procès ou un processus, ce à quoi il tend – celui-ci étant la matière conservée et donc plus généralement non périssable (squelette humain, animal, poterie, armes, outils, etc.).

En revanche, le cadavre alimente la démarche taphonomique, terme emprunté à la paléontologie qui nomme ainsi la discipline étudiant le passage des organismes vivants de la biosphère à la lithosphère. Or, si les paléontologues ont effectivement étudié les processus de la minéralisation par leurs expérimentations en laboratoire, il n'en est rien des archéologues étudiant les tombes ou autres structures livrant des restes humains. Notre usage de la taphonomie tient davantage de l'outil conceptuel que de la méthode ou de la technique, car peu d'expérimentations ont été conduites sur les étapes de la décomposition et les apports concrets viennent principalement des observations réalisées en médecine légale. Pour l'essentiel cependant, ces étapes sont imaginées à partir de quelques références empiriques (l'une de nous se souvient avoir observé l'extrême labilité de l'articulation entre le coxal et le fémur sur un dromadaire en cours de décomposition dans le Sahara, et combien d'entre nous se sont penchés pour regarder l'état des cercueils dans les caveaux familiaux?). La démarche ne concerne évidemment pas que le cadavre mais tout ce qui peut l'accompagner comme le bois des cercueils et toute sorte d'autres matières pouvant l'envelopper ou se retrouver à ses côtés tels que tissus, fourrures, vanneries, etc.

Si le cadavre n'est pas notre sujet, ni même notre objet, il est une sorte d'outil. Il présente l'avantage d'être constitué de matière organique et minérale (contrairement au filet de bœuf ou à la pile de linge), il est particulièrement opérant pour restituer l'appareil funéraire (la tombe, son architecture, son aménagement), d'autant plus qu'il en est le centre et qu'il en justifie l'existence.

À cette étape de notre travail, nous étions face à un constat, pour l'essentiel méthodologique (ce cadavre qui n'est pas notre sujet ni notre objet), il s'agissait d'examiner comment ce constat pouvait être perçu par les professionnels.

© L. Bonnabel, Inrap

Le port de linceul

Des effets de contraintes visibles sur les membres supérieurs et sur les côtes gauches qui ne correspondent pas aux bords de la fosse, indiquent que le corps de cet adolescent du tout début du second Moyen Âge, découvert à Isle-sur-Suippe dans la Marne, était enveloppé dans un linceul.

Mise en place de l'enquête

L'un de nos collègues proches, ingénieur de recherche à l'Inrap, a manifesté un vif intérêt pour notre démarche. Il a été à la source d'une mise en place opportuniste de cette enquête, qui emprunte à la sociologie la forme de l'approche biographique, donc résolument qualitative et subjective (Bertaux 2010). Son expérience est à la fois représentative et singulière : il a eu au cours de sa pratique professionnelle l'occasion de se confronter à toutes les étapes mais ses travaux l'ont amené à réaliser des expérimentations et des dissections sur des cadavres actuels. Sa parole a été recueillie librement, le choix du récit de vie lui permettant de se définir comme sujet, mais nous l'avons conduit à suivre la chaîne opératoire de la discipline : diagnostic, fouille, démontage, étude, restitution, avec comme fil rouge le cadavre. Ce premier entretien est livré tel quel, en préambule de chaque thème abordé et apparaît en italique.

Il nous a paru utile, dans un second temps, de confronter cette parole à un groupe d'archéologues. De manière également opportuniste, nous avons constitué ce groupe à partir des personnes travaillant ou vivant en Champagne-Ardenne, région d'affectation de l'une d'entre nous. Il s'agit de huit personnes de formations diverses exerçant en archéologie de la mort⁵. De notre côté, nous avons fait un travail d'animation de groupe, c'est-à-dire sans jamais donner notre avis mais en faisant en sorte que tous soient exprimés, en mettant en évidence divergences et convergences pour permettre à chacun d'affiner ce qu'il avait envie d'extérioriser. Le premier protagoniste ayant un rôle important dans notre discipline, il était connu des membres du groupe, mais aucun n'avait de relations personnelles avec lui. De cette confrontation est né un témoignage collectif d'archéologues du funéraire face au cadavre, ce grand absent.

Au fil de la chaîne opératoire de l'archéologie mortuaire

Quand le squelette apparaît : le diagnostic

« Sur les diagnostics, j'ai toujours essayé, quand je le pouvais, de ne pas déranger les squelettes. Mon souci est à la fois scientifique et moral puisque le sujet est là a priori pour l'éternité. Donc, à moins d'un intérêt scientifique évident, j'ai toujours essayé d'éviter de prélever les squelettes en diagnostic, puisque la fouille n'est pas systématique. Notre curiosité ne doit pas dépasser notre respect de la mémoire du sujet et de son intégrité. »

L'étape de diagnostic constitue le point de départ d'une intervention archéologique⁶. Elle consiste en l'ouverture de tranchées ou sondages à la pelle mécanique dans un terrain impacté par un projet d'aménagement et a pour vocation l'identification des vestiges présents dans le sous-sol. Cette intervention préliminaire, de courte durée, n'est pas forcément suivie d'une fouille : l'aménageur peut décider de modifier son projet, l'État peut décider de ne pas prescrire une fouille. Lors de la découverte de sites funéraires ou de sépultures isolées, les questions qui se posent sont donc : faut-il ou non fouiller les dépôts en place ? Faut-il ou non prélever les restes osseux ? Faut-il ou non détruire les vestiges funéraires pour appréhender la stratigraphie ?

Les pratiques archéologiques découlent de conceptions régionales élaborées au fil du temps, par des archéologues présents sur la durée, en s'appuyant sur des spécificités locales. Les comportements en diagnostic en résultent et face à la tombe, les avis sont partagés. Le groupe que nous avons interviewé était constitué majoritairement de professionnels travaillant en Champagne et d'une personne travaillant en Île-de-France. L'archéologue d'Île-de-France fouille et prélève la sépulture entière, provoquant l'effroi du groupe champenois. Pour les Champenois, il faut laisser le site intact, tester mais ne rien prélever et protéger la sépulture, pour que les personnes réalisant la fouille puissent observer la totalité des données.

Le point commun à tous est que l'aspect scientifique prime, l'humain passant en second plan. La notion de conservation de l'intégrité des corps est en revanche souvent mentionnée : « Je n'ai pas envie de déranger un ensemble, de partir avec un "morceau" ; « Le côté dernière demeure ne me marque pas du tout, ce qui me marque le plus, c'est l'intégrité d'un squelette. » Tout le monde est d'accord sur un point : on enlève tout ou rien. L'idée de respect est également prépondérante : « Pour moi, il y a un humain à sauver, un respect à avoir par-delà la mort ». Jolie formule, toute en ambiguïté : dans "sauver", il y a l'idée de sauvetage mais également celle de salut éternel... Aucune distinction n'est faite pour les corps humains qui ne sont pas dans des sépultures : les squelettes de soldats morts dans des tranchées inspirent la même démarche qu'une sépulture, « une démarche scientifique et un traitement respectueux. »

Ce qui peut motiver l'action est aussi la menace sur la tombe, ou plutôt les menaces, parmi lesquelles le pillage. Une personne qui vient piller une tombe « fait un saccage », alors qu'« un archéologue va en prendre soin, il va faire attention », « pour préserver, il faut être sensible. » Un autre parle d'un cadavre (un vrai cette fois, découvert dans une carrière actuelle), offusqué : « Quelqu'un avait récupéré le crâne alors même que c'était la seule façon d'identifier la personne ! » Si le geste est le même – déranger les morts –, ce sont les motivations qui le rendent acceptable ou non (récupérer quelque chose pour soi, en « saccageant » le reste ou le récupérer pour la communauté et la science, en en prenant soin).

À la question : « Le cadavre apparaît-il à la phase diagnostic ? », tous répondent par la négative mais notre question engage une conversation à bâtons rompus : « Qu'est ce que le cadavre ? » L'emploi même du terme de cadavre peut heurter certains : « Moi, rien que le mot cadavre, je ne l'utilise pas, parce qu'un cadavre, c'est pas beau, il y a une notion de dégoût, de répulsion, donc je l'occulte. » ; « Le cadavre n'est pas "présentable", il renvoie à du pourri, à des odeurs... »

Un long corps à corps : la fouille

« J'ai l'esprit assez vide, je suis concentré sur mon geste. On a tous des techniques, repérer les grandes zones du squelette pour aller plus vite et faire le moins de dégâts, ne pas tomber sur un os (rire). Se faire un chemin. Le plus simple, c'est de partir du crâne et aller jusqu'aux pieds. C'est une façon d'aborder une tombe. Je préfère voir tous les os apparaître. Après je ne suis plus guidé par la technique mais par les questionnements taphonomiques. Quand on pense à la bascule du sacrum, on cherche à savoir s'il y avait de grosses masses fessières ou pas. On commence à se représenter le corps en trois dimensions. Après ça, on essaie de connaître le sexe, l'âge au décès... Et puis après il y a toutes les sépultures particulières : le handicap, la maladie, la relation adulte-enfant, renvoie à la douleur. La représentation d'un corps malade renvoie plus facilement à l'humanité de la chose. »

Pour le groupe, la domination du geste technique apparaît de deux manières : soit par l'hyper concentration qu'il implique (« je fais des gestes techniques, je commence par la tête », « je ne pense à rien, où faire passer la terre »), soit par la rêverie qu'il engendre (« je pense à plein de choses mais pas au squelette... »). L'une parle de l'arrivée sur le terrain, l'ambiance rurale, le brouillard. Disposer ses outils, bien nettoyer la surface, chercher les aménagements, faire attention au moindre petit caillou : « J'aime quand les choses viennent doucement, en arrivant sur le squelette, je veux préserver les endroits les plus fragiles. On est chacun dans nos sépultures, on fait abstraction de ce qui se passe autour. »

L'humain, la personne, se dégage au fur et à mesure de la fouille, plus ou moins tôt en fonction des membres du groupe, du début de la fouille à la fin ou au moment du démontage. La précision de ce qui est imaginé varie : « Image plus complète qu'un simple squelette, homme ou femme, adulte ou enfant, l'image n'est pas nette mais c'est une entité, un humain complet », « je pensais à la personne, pas au squelette mais au cadavre, une femme, j'avais mis des traits sur cette personne », « le cadavre, je ne sais pas si c'est le terme qu'il faut que j'emploie pour dire ce à quoi je pense, le corps, la personne. », « dégager quelqu'un avec grand soin, finir les mains, les perles, à l'aspirateur parce que c'est plus facile et ça rend un fini plus joli et la personne belle aussi ». À la laideur du cadavre « pourri », s'oppose la beauté du squelette : « Un squelette c'est très beau, je fais attention aux pieds. »

Cette étape de la fouille est importante pour la perception : « Je suis frustrée de ne plus faire que du démontage : tout se fait au moment de la fouille », « la seule fois où j'ai pu, pendant un moment, projeter du vivant, donc un cadavre, c'est à partir du moment où j'ai été père, en fouillant un squelette de tout petit, avec notamment la fontanelle ».

Nous avons interrogé notre premier sujet sur ses réactions face à la présence de matière organique en fouille, cela ne le dérangeait pas, mais il a observé que ses collègues étaient dégoûtés.

« Ce sont les phanères qui dégoûtent [...] on avait retrouvé à Quimper un gamin avec un petit morceau de cerveau ça, ça n'avait pas l'air d'émouvoir beaucoup les archéologues. En revanche les phanères, cheveux, poils pubiens, ongles, ça ils n'aiment pas beaucoup. Ce sont les téguments [...] Moi la peau ne me dérange pas. Pour avoir étudié des momies en Chine, ça ne ressemble plus à de la peau, tu le sais, mais ça a perdu la texture et ne renvoie à rien de vivant. L'organique ne m'impressionne pas outre mesure. »

Il est possible que le contact rapproché qu'il a eu avec des cadavres très frais rende ces restes peu impressionnants, le degré d'insupportable étant lié à l'expérience et se situant à des niveaux différents. Dans le groupe, les réactions sont le plus souvent assez vives : « Je ne pourrais pas fouiller une momie, ça renverrait trop au cadavre. », « J'ai eu un moment de recul, de dégoût ; je ne me souviens plus comment j'ai géré après. », « Un dégoût mêlé d'une certaine appréhension, depuis que je suis petit j'ai un problème avec les momies, ou certains types de masques funéraires ; il y a une réquisition de ce qui devrait être mort mais qu'on fait semblant de maintenir vivant, et dans le cas des chairs conservées et surtout des poils, ceci devrait être mort et ne pas avoir conservé une fausse humanité, c'est mort mais ça fait semblant de dormir. »

Parfois, lors de la fouille de squelettes, certains « dialoguent » avec le sujet découvert : « Ben mon pauvre vieux, qu'est-ce qu'il t'est arrivé pour te retrouver là ? », « Aïe ! tu as

dû avoir mal dans ta vie ! » D'autres ne parlent jamais aux squelettes fouillés mais leurs rêves en sont peuplés... Fouiller des squelettes, reflet de la propre finitude de chacun, ne laisse personne indifférent. *A fortiori* dans le cas de sites contenant des centaines, des milliers de sépultures individuelles ou dans ceux qui renvoient une image d'accumulation (sépultures collectives, sépultures de crise : charniers liés à des épidémies, des batailles⁷).

Il importe de prendre une distance, une certaine froideur scientifique. Mais cette distance nécessaire se dilue parfois dans l'affect. Une femme morte en couches. Une position, une pathologie, un traumatisme qui renvoient à une souffrance et parlent du vivant. Des émotions peuvent également surgir quand il y a du lien : « j'ai fouillé une femme encadrée de plusieurs enfants. J'ai ressenti quelque chose, mais j'ai surtout eu le sentiment d'être le premier témoin d'une intention funéraire, d'une traduction de la mémoire des survivants. Quelque chose d'intime s'est créé entre moi et ces squelettes mais aussi les vivants qui ont pratiqué ces gestes. J'ai essayé de traduire cette émotion par les photos. »

Cette personnalisation peut aussi revêtir une forme burlesque, aux allures de blagues de carabins : donner un nom au squelette fouillé (« John », « Brandon »...), lui mettre une casquette, une cigarette et « immortaliser » par une photo cette macabre mise en scène (Guy, Jeanjean & Richier 2014 : 23). Ce besoin de rire de la mort, exutoire parfois nécessaire, fait partie du folklore des archéologues. Et si certains réagissent mal et évoquent la notion de respect, la plupart se gaussent de cette burlesque humanisation.

Mais tout cela ramène au vivant, pas au cadavre.

Image d'accumulation de sépultures d'Ancien Régime

Cette époque, comme celle du Moyen Âge, est marquée par la présence de cimetières à l'intérieur des villes qui devaient répondre à cette difficile équation de contenir le maximum de défunts dans un minimum d'espace. Cimetière paroissial de La Ciotat XVI^e-XIX^e siècle.

© T. Maziers, Inrap

© H. Paltier, Inrap

Charnier

L'un des neuf charniers regroupant les restes d'environ cent cinquante-neuf personnes ayant péri lors de la bataille du Mans (12 au 13 décembre 1793), lieu de défaite de l'armée catholique royale dans le contexte de la guerre civile qui opposa républicains et royalistes en Vendée. Fouille P. Chevet et E. Cabot, Inrap.

Comprendre en déstructurant, voire en détruisant : le démontage, le lavage et l'étude

« Dans l'étape du démontage, il importe d'observer le plus grand respect pour les restes osseux, tant par souci éthique que par intérêt scientifique. Pour le lavage des squelettes, je ne conçois pas l'utilisation du Kärcher, que pratiquent de nombreux collègues, je pense que le respect que l'on a eu durant toute la fouille et le démontage doit être présent tout au long de la chaîne opératoire. En revanche, j'ai testé le lavage dans ces vieilles machines Calor, ça fonctionne très bien. Une chose qui me gêne dans le lavage, ce sont les orifices : le crâne, le sacrum sont des os qui m'ont toujours posé problème car j'avais l'impression de violer un peu la personne, de la pénétrer en vidant la terre des orifices naturels. »

L'étape du démontage, consistant à prélever les ossements par régions anatomiques, est considérée par tous comme le moment le plus traumatisant dans la fouille d'un squelette : « À la fin de la fouille, le squelette est tout joli, tout propre, mais au démontage, même en prenant toutes les précautions possibles, c'est bien souvent le massacre. » L'emploi même du terme de démontage est lourd de sens : démonter, c'est déconstruire,

© A. Richier

Une femme et un enfant inhumés ensemble dans une sépulture de l'Antiquité Tardive

La simultanéité des dépôts peut être mise en évidence par la position des sujets et l'absence de sédiment interstitiel entre les ossements, prouvant que les cadavres ont été déposés l'un sur l'autre. Nécropole de Valensole IV^e-VI^e siècle.

© T. Maziers, Inrap

« La Danse macabre »

Photomontage réalisé à partir de squelettes retouchés issus du cimetière paroissial de La Ciotat ^{xvi^e-xix^e} siècle.

démanteler, mais aussi décontenancer, troubler. Ce qui transparaît derrière le voile pudique de l'esthétisme semble être la gêne de cette destruction « positive » qu'est l'archéologie, *a fortiori* lorsqu'il est question d'humain.

L'utilisation de Kärcher pour le lavage, permettant de laver rapidement des centaines, voire des milliers de squelettes exhumés, provoque des réactions diverses : adhésion totale, refus. Plusieurs relatent avoir eu du mal lors de la première utilisation : « Le Kärcher me faisait d'abord hérisser les cheveux, et puis, quand il y a 2 000 squelettes à laver en un temps réduit, on s'habitue. Des milliers de squelettes au Kärcher, on est obligé de déshumaniser. » Ce qui fait l'unanimité, c'est de considérer le lavage comme une étape destructrice et traumatisante. Entre l'image d'intégrité donnée par le squelette *in situ* et celle d'os brisés, de squelette fragmenté résultant de l'étape du lavage, l'individu est réifié et le cadavre occulté. Concernant le lavage des orifices, peu nombreux sont ceux qui partagent une gêne, sauf lorsqu'il s'agit exclusivement d'extraire la terre de crânes : « J'ai dû vider à sec plein de crânes complets à la cuiller. Ça m'a traumatisée. Mais on s'habitue à tout. » Les archéologues, dont le quotidien est de vider des trous (fosses, fossés, trous de poteaux...), semblent tous partager la même gêne lorsqu'il s'agit de crânes. Abri du cerveau et donc de la conscience mais aussi charpente du visage, le crâne porte en lui, plus que n'importe quel autre os, une part d'humanité, voire « la » part d'humanité d'un squelette.

On l'aura vu, le mot qui revient à ce moment de la chaîne opératoire, est « traumatisme ». Un peu comme si les dommages occasionnés sur les os résonnaient à l'identique sur la psychologie des vivants.

« La phase de l'étude est une étape technique où le corps est moins en danger. Cela dit, j'ai vécu une expérience qui m'a vraiment troublé : il fallait briser au marteau des centaines de crânes complets pour pouvoir étudier des caractères intracrâniens. Les personnes qui s'en sont chargées en sont vraiment sorties traumatisées. Aujourd'hui, je m'interroge : était-ce vraiment nécessaire ? A-t-on le droit de défaire ce qui est complet à des fins scientifiques ? »

© L. Duglois

Lavage des ossements d'une adolescente inhumée sur un char de l'âge du fer dans une tombe fouillée à Livry Louvercy (Marne)

Les os des membres inférieurs
et supérieurs, des mains
et des pieds sur le plateau à gauche
et ceux du crâne sur le plateau
à droite n'évoquent guère la tombe
et la personnalité de la jeune fille.

obtenir une information scientifique : « Je me refuse à scier des os, à les couper ; je réfléchis à casser le moins possible pour arriver à l'information » ; « Moi, je préfère noter " information non observable " que de casser moi-même un os entier. » Habitué à travailler sur des os fragmentés par les phénomènes taphonomiques ou les étapes destructrices du démontage et du lavage, tous rechignent pourtant à endosser la responsabilité d'un bris supplémentaire, dicté par une curiosité scientifique.

L'étape de l'étude semble donc paradoxalement être celle où le cadavre est encore moins présent que les autres. Paradoxalement puisque c'est le moment où la « vie » est redonnée au sujet : qui était-il (elle) ? Quelles étaient ses maladies, ses activités, sa taille, sa corpulence ? Mais peut-être est-il difficile d'évoquer un cadavre à partir d'un tas d'os.

Quand le cadavre apparaît : la reconstitution

« Le squelette est dépouillé de ses oripeaux, dès que l'on remet du volume autour, vont se poser les questions de la couleur des yeux, la couleur des cheveux... Était-il gros ou maigre ? Le fait de lui redonner une apparence humaine, enfin de cadavre, aide à critiquer les hypothèses, c'est utile à l'étude. La restitution au public, c'est autre chose. En précisant les détails physiques, on y met de l'affect, c'est une sorte de manipulation. De plus, quand on fait de la restitution en archéologie, sur des maisons, des silos, on s'appuie sur des expérimentations, pas en archéologie funéraire, et on a beau dire que c'est une hypothèse, les gens vont penser que c'est comme ça, l'image reste, on ne leur donne pas le choix. C'est une grande responsabilité vis-à-vis du public et de ceux dont on donne une image. »

Il est parfois nécessaire, dans le cas de positions atypiques de squelettes par exemple, de restituer les chairs disparues pour comprendre les positions initiales de dépôt. Cela peut se faire soit en mettant en scène son propre corps ou celui de ses collègues, soit en le dessinant. Redonner forme aux corps n'est pas anodin et entraîne un changement de regard ; peut alors se tisser un étrange dialogue face à ces corps recomposés : « L'image créée me renvoie à des notions d'esthétique, en plus j'ai l'impression de prendre soin de la personne décédée et j'espère bénéficier des mêmes soins après ma propre mort. » ; « J'avais besoin de dessiner une position particulière d'enfant, donc j'ai demandé à ma fille de prendre la position, en lui expliquant. Cela ne m'a pas posé problème mais en revanche je ne dessine jamais les visages, ce serait trop personnaliser l'individu. » ; « Moi, dès que je fouille, la personne est là, mais c'est une forme diffuse, vague, sans visage ; j'ai du mal avec les restitutions trop précises : on ignore la couleur des cheveux, des yeux, la corpulence... »

On voit que si le besoin se fait sentir de restituer graphiquement les chairs disparues, une gêne s'installe. Gêne scientifique, comment avoir accès à des détails physiques qui ne s'inscrivent pas sur l'os ? Le crayon fige une image, qui correspond peut-être plus à l'idée que l'on se fait du cadavre et de l'appareil funéraire qu'à la réalité. On est responsable de l'image que l'on crée. La livrer à la communauté scientifique et éventuellement au grand public est donc lourd de sens :

« la restitution est une aventure risquée⁸ » ! Gêne éthique, restituer de façon arbitraire un visage à partir d'un crâne, l'os « le plus humanisant du squelette », pose à chacun des problèmes qui dépassent le souci de rigueur scientifique. Un corps est anonyme, comme les squelettes exhumés dans la majorité des cas.

Proposition de restitution du cadavre à partir de la position et des faces d'apparition des ossements

Les reconstitutions permettent de valider ou invalider des hypothèses et constituent de vrais outils de réflexion.

Site néolithique, Cadarache, 2011.

© Dessin F. Guériel, Inrap.

L'expérimentation et les cadavres « frais »

Quelques-uns ont eu besoin d'aller plus loin dans leur démarche reconstructrice, faisant appel à des dissections médico-légales, voire à de l'archéologie expérimentale.

« Dans le cadre de dissections médico-légales et d'expérimentations sur l'impact d'armes blanches, j'ai fait ou vu faire par les garçons de salle des choses effroyables sur des cadavres, sans aucun respect pour l'intégrité des personnes disparues. La dissection est le plus souvent brutale, violente, sans finesse, le médecin va chercher un renseignement précis, au détriment du reste. À un moment de mes recherches, je n'ai plus pu continuer, j'ai saturé et me suis interrogé sur le sens de ma démarche. »

Dans le groupe, deux ont assisté à des dissections de cadavres, mais pas à des expérimentations. Ils racontent leur étonnement : « On dirait des personnes endormies, calmes, sereines. Il y a un grand décalage entre ce qu'on imagine et la réalité. Par contre, dès qu'on ouvre, la personne devient un objet. » ; « Au début, j'étais très gênée, et l'impression d'être en position malsaine de voyeur. Ensuite, la curiosité a pris le pas. J'ai été fascinée par les gestes, les techniques des médecins légistes. » D'autres membres du groupe, n'ayant jamais côtoyé de cadavres disséqués, réagissent vertement : « Mais pourquoi avoir assisté à ça, quel est l'intérêt ? » Les avis sont partagés, certains pensant qu'il est nécessaire lorsque l'on étudie des squelettes de connaître les cadavres et d'autres sont dans un refus, un dégoût total et n'y voient pas de sens autre que de la curiosité. Quant à l'expérimentation sur cadavre « frais » à des fins scientifiques, les réactions sont unanimes : incompréhension et refus. Pour tous, il y a des barrières éthiques à ne pas franchir, la démarche scientifique ne pouvant tout justifier : « L'archéologie a de nombreuses parts d'ombre, il faut les accepter. »

De son expérience directe avec des cadavres, le premier témoin livre des « impressions », des « convictions intimes » sur l'incidence de la cadavérisation sur les gestes des vivants. Le mot qui revient toujours est le « dégoût ». Pour lui le seul intérêt de se confronter au cadavre est de limiter la liste des possibles dans les reconstitutions : la famille ne « peut » pas faire ça, ce ne peut être que l'affaire de professionnels. Pourtant l'un des membres du groupe, intéressé par la dimension ethnographique des relations au cadavre, souligne que le seuil de tolérance est avant tout culturel.

Si le premier témoin insistait en début de séance sur l'importance d'être confronté au cadavre, il était ensuite davantage enclin à proposer aux étudiants de travailler sur ces questions à partir de documents photographiques et de témoignages. Chacune des expériences qu'il nous décrit se solde par l'expression d'un traumatisme. Mais pour illuminer tout ça, il s'accroche à une conviction intime : la sépulture serait née de l'Amour. Protéger le corps aimé de la pourriture, la religion venant dans un second temps, car si en plus, la vie de l'être cher peut se poursuivre dans l'au-delà, c'est encore mieux. ...

Approches sensibles

Projection, déni et curiosité

Seul un des intervenants du groupe établit au moment de la fouille un lien entre ses morts proches et ceux dont il fouille les restes : « Au cours de la fouille, je me pose des questions par rapport aux corps des gens que j'ai perdu. Ma fille me demande si son papa est en squelette, je lui dis : " non, il est bien protégé ", mais je sais que c'est en cours. » Une autre affirme avec véhémence : « Aucun lien avec mes propres défunts, aucun. » Mais plus tard elle raconte : « J'ai discuté avec un psy, certains événements m'avaient renvoyée à la mort de personnes proches, au bout d'un moment il me dit : « Mais vous travaillez dans la mort ! Il est évident que vous vous êtes mis des digues, des cadenas et travailler sur la mort vous protège. » Pour moi ça n'avait rien à voir. Mais pour lui, c'était clair. »

Cette mise à distance est aussi consciente : « Je me suis baladé des kilomètres avec mon père sur les genoux, ça fait bizarre, un grand gaillard. Je me suis caché derrière la technique. »

Mais chacun, au moment des inhumations de proches, essaie de voir comment cela se passe dans le caveau, avec plus ou moins de culpabilité : « Quand mon père est mort et qu'on a inhumé son corps, on a ouvert la tombe de ma mère après 20 ans. Au moment où ils ont bougé la pierre, je me suis apprêtée à regarder, mais je me suis dit, il s'est passé 20 ans ! J'ai été très surprise de voir le cercueil de ma mère intact, on aurait dit qu'il venait de se faire briquer, il brillait, c'était un vrai bonheur ! On a posé mon père dessus. » Et l'on essaie de trouver une sorte de gaité aux mises en terre des proches avec une légère provocation : « Je préfère dix enterrements à un mariage ! »

Parfois, les morts ont conservé leur identité, le malaise est alors très vif et la technique ne protège pas de la culpabilité : « Je m'étais toujours dit que tant que je ne pouvais pas mettre de nom, de visage, ça ne me dérangeait pas de fouiller des squelettes, mais que je ne pourrais jamais fouiller un squelette récent [] Et puis j'en ai fouillé. Le geste technique est revenu vitesse grand V, la boucle de ceinture ressemblait à une boucle mérovingienne, et là je me suis dit : tu n'es pas humaine ! J'ai fouillé un 14 comme j'aurai fouillé un Mérovingien. »

Une archéologie de la vie

Être archéologue de la mort, c'est mettre à distance la mort. D'une part il y a la mise en place de gestes techniques précis, mais il y a aussi cette façon de refuser la mort en n'ayant cessé de recomposer la vie : « Je ne vois pas l'intérêt de voir le cadavre en décomposition. Ça ne m'intéresse pas du tout. Je restitue une sorte de vie dans ce lieu de mort. Quelque chose avec des restes de vivants autour. »

Les mamans regardent leurs propres enfants en imaginant leur squelette au fil de la croissance, parfois elles vérifient leur dentition en fonction des tables qu'elles utilisent.

Lorsque nous insistons sur le cadavre : « Certaines structures ne m'amènent rien, d'autres beaucoup d'émotion. Un bel aménagement et je vais me dire "waouh, la classe !" Mais je ne vois pas le cadavre, encore une fois, on saute l'étape. Quand on pose un

Visite chez le psy

corps dans la sépulture c'est un cadavre, mais ça reste un défunt parce que je me mets en position de vivant ou de survivant, et pour arriver au squelette, j'ai des émotions, des gestes de vivant autour du squelette. » Très joli lapsus, car les vivants ne font pas des gestes autour du squelette bien sûr... mais du cadavre.

Cette volonté d'insuffler la vie se retrouve fortement dans la démarche de restitution : « Moi je le ferais bien danser, on lui redonne vie, mais pas complètement, c'est impossible : il est mort. »

&

Les protagonistes de notre petit échantillon nous ont livré avec un plaisir et une émotion manifestes des propos qui nous paraissent d'une grande richesse. Notre discipline est rarement interrogée sous cet angle, plus personnel, plus intime, alors même qu'un besoin d'expression est prégnant. À côtoyer la mort au quotidien, des concepts et des discours se construisent, plus ouverts, plus universels que ceux effectués dans le cadre strict de l'étude de la mort ancienne. Si notre démarche est en partie réflexive (nous sommes des archéologues de la mort, et même si nous étions le plus possible en retrait de l'enquête, nous l'avons conduite et en avons interprété les résultats), elle est également empirique (c'est l'expérience répétée et la confrontation à notre objet d'étude qui nous a fait percevoir l'existence de la question : y a-t-il un cadavre dans la tombe ?), nous avons tenté de jouer un rôle de « passeur ». Cette démarche réflexive a manifestement passionné nos collègues qui ne s'étaient jamais véritablement situés par rapport à ces questions, le fait de prendre la parole ainsi, ensemble et face aux autres a été l'occasion de se voir, de se penser ; les idées surgissant de manière évidente ou surprenante, les uns réagissant aux témoignages de l'autre avec un intérêt vif et constant. Nous sommes collectivement passés à un niveau de conscience tout à fait nouveau qui modifie sensiblement notre propre perception dans notre activité quotidienne. Et nous avons vu à quel point l'irrationnel pouvait surgir à tout moment. Des archéologues professionnels ont été interrogés sur leur technique, leur choix. Ils y ont répondu de manière précise et argumentée. Mais dès lors que l'on touchait au sensible (la mort proche), une bascule se produisait. Durant la première interview, lorsque nous soulignions certaines assertions qui pouvaient paraître surprenantes, nous avons provoqué des : « J'ai dit ça moi ? » Et au sein du groupe : « Le mot cadavre, je ne l'utilise pas, je vais enterrer mon grand-père, là oui, c'est un cadavre, car il est très proche de moi. » C'était l'occasion de prendre conscience d'une observation de Bruno Latour : « C'est dans les sciences et les techniques que l'on peut observer le plus grand degré de confusion entre les objets et les sujets, la plus profonde intimité, le plus intense réarrangement. » (Latour 1993 : 8). Il y a eu, dans ces moments,

la sensation de pouvoir aborder les questions de psychologie du travail, rappelons que les premiers travaux de sociologie du travail en France ont été le fait de chercheurs issus d'universités de psychologie sociale (Erbès-Seguin 2010 : 20).

Mais revenons au cadavre : le terme même n'est pas beaucoup utilisé dans la profession, on lui préfère des qualificatifs empruntés au vivant : « corps, individu, sujet, personne » ou relatifs aux ossements. Cette absence du mot dans les discours est symptomatique d'une absence dans les esprits : « Le cadavre ne m'intéresse pas, moi je restitue la vie. » Cet état transitoire entre le décès et la squelettisation, qui a pourtant de grandes conséquences sur la position du squelette découvert mais aussi sur les gestes et attitudes des anciens envers leurs morts, est donc le plus souvent occulté ou nié.

Comme nous l'avions pressenti dès la mise en place du projet, ce n'est pas le cadavre qui intéresse. Mais plus qu'un désintérêt, c'est un évitement qui est perceptible, de toutes sortes de façons, pour les archéologues travaillant sur les traitements mortuaires comme pour tout un chacun. Et l'objectif des professionnels est clair : chercher la vie. Si le cadavre n'est pas leur sujet, la mort l'est à peine...

NOTES

Photo d'ouverture : Reconstitution d'une sépulture de jeune fille du haut Moyen Âge dans le cadre de l'exposition « Nos ancêtres les Francs » du Musée de Saint Dizier (Fouille M.-C. Truc et C. Paresys). © Loïc De Cargouet, Inrap.

1. Question actuellement débattue (Boulestin 2012, in Bonnabel (Dir.).
2. Aujourd'hui le terme d'« archéothanatologie » rassemble les aspects biologiques et sociologiques de la mort ancienne (Boulestin, Duday 2005).
3. Nous utilisons ce terme dans l'acceptation suivante : ce qui constitue la matière, le thème principal d'une activité intellectuelle ou artistique, indépendamment de l'interprétation qui en est faite ou du résultat obtenu (Trésor de la Langue Française Informatisée <http://www.cnrtl.fr/definition/sujet>).
4. Ce sur quoi porte un procès ou un processus, ou ce à quoi il tend (Trésor de la Langue Française Informatisée <http://www.cnrtl.fr/definition/objet>).
5. Un responsable d'opération portant un grand intérêt au sujet ; une fouilleuse spécialisée en dessin et photographie, de l'enregistrement sur le terrain à la proposition de restitution ; une autre essentiellement tournée vers les aspects iconographiques, spécialisée en archéologie funéraire ; une étudiante qui se destine à l'archéothanatologie et à la communication au grand public ; quatre archéothanatologues. Sept sont à l'Inrap et un à la DRAC.
6. La toute première étape est en réalité celle de la prescription par les services de l'État (DRAC), qui décident si une opération de diagnostic ou de fouille aura lieu et qui définissent le cahier des charges scientifique de l'opération ; la question des restes humains y est donc abordée.
7. Sur la découverte du charnier de Vilnius, correspondant à la retraite de Russie de 1812 : «...les squelettes sont enchevêtrés et superposés tels un mikado macabre... C'est donc plusieurs milliers de corps qui sont là, entassés le long des quelque quarante mètres d'un fossé ré-ouvert par les engins de terrassement... » Dutour 2002.
8. Jimenez, Carré, Le Maho 2007.

POUR CITER CET ARTICLE

Bonnabel, L. & Richier, A. Y a-t-il un cadavre dans la tombe ? Paroles d'archéologues, in H. Guy, A. Jeanjean & A. Richier, *Le Cadavre en procès*, *Techniques&Culture* 60 : 74-91.

RÉFÉRENCES

- Bertaux D. 2010 *Le Récit de vie. L'enquête et ses méthodes* (3^e éd.). Paris : Armand Colin.
- Bonnabel, L. 2012 *Archéologie de la mort en France*. Paris : La Découverte.
- Boulestin, B., Duday, H. 2005 Ethnologie et archéologie de la mort : de l'illusion des références à l'emploi d'un vocabulaire. In C. Mordant et G. Depierre (Dir.) *Les Pratiques funéraires à l'âge du bronze en France*. Actes de la table ronde de Sens-en-Bourgogne, (10 au 12 juin 1998). Paris : Éditions du CTHS, Sens : Société archéologique de Sens : 17-30.
- Debza, F. 2000 *Les Enjeux des objets patrimoniaux : dans le cadre de l'Archéologie Préventive*. DEA de Science du Travail et de la Formation soutenu sous la direction de J.-M. Leveratto à l'Université de Metz.
- Dubar C., Tripier, P., Boussard, V. 2011 *Sociologie des professions*. Paris : Armand Colin (Collection U).
- Dupree, L. 1955 The Artificial small group and archaeological excavation, *American Antiquity* 20 (3) : 271.
- Dutour, O. 2002 Traces de vies disparues, *Socio-anthropologie* [en ligne], 12 | 2002, mis en ligne le 15 mai 2004. URL : <http://socio-anthropologie.revues.org/index146.html>. Consulté le 26 novembre 2013.
- Edgeworth, M. 2006 *Ethnographies of archaeological practice : cultural encounters, material transformations*. Altamira Press : Lanham MD.
- 2006 Multiple Origins, Development, and Potential of Ethnographies of Archaeology, In *Ethnographies of archaeological practice : cultural encounters, material transformations*. Altamira Press : Lanham MD : 1-19
- Erbès-Seguin, S. 2010 *La Sociologie du travail*. Paris : La Découverte (Repères).
- Guy, H. Jeanjean, A. & Richier A. 2014 Le Cadavre en procès : une introduction. In *Le Cadavre en procès*, *Techniques&Culture* 60 : 16-26
- Jimenez, F., Carré, F., Le Maho, S. 2007 Une Sépulture exceptionnelle à Louviers (Haute-Normandie) à la charnière des v^e et vi^e s. : réflexions autour d'une restitution, *Médiéval Paris Europe* [en ligne]. URL : [http://medieval-europe-paris-2007.univ-paris1.fr/FJimenez et al.pdf](http://medieval-europe-paris-2007.univ-paris1.fr/FJimenez%20et%20al.pdf). Consulté le 26 novembre 2013.
- Latour, B. 1993 *La Clef de Berlin*. Paris : La Découverte.

RÉSUMÉ

Y a-t-il un cadavre dans la tombe? Paroles d'archéologues. Les archéologues du funéraire fouillent et étudient des centaines voire des milliers de squelettes dans leur carrière. Pour autant, même si les parties organiques disparues font partie du discours de reconstitution des dépôts initiaux, les cadavres peinent à apparaître dans l'imaginaire des professionnels. Ces derniers ont été interrogés, en partant d'un récit de vie, sur la présence, au moins intellectuelle, du cadavre et du ressenti face à lui, tout en suivant la chaîne opératoire de la discipline.

À chacune des étapes de terrain (diagnostic, fouille, enregistrement, prélèvement), le cadavre est assez peu présent dans les esprits. Lors de la phase de détection et de reconnaissance des sites, appelée diagnostic, c'est le souci de respect qui est prégnant, à des fins scientifiques, éventuellement morales. Morceler, éparpiller (un individu, un site funéraire), extraire d'un tout qui ne sera pas forcément fouillé, pose problème à chacun et interroge la notion d'intégrité. Lors de la fouille, de ce long « corps à corps » entre squelette et fouilleur, peut naître un échange, un dialogue, qui contribue à redonner au squelette ses parties molles disparues. L'apparition du cadavre s'inscrirait donc pour certains dans le temps partagé, le temps passé sur la tombe, le temps passé sur l'espace funéraire. Mais dans la majorité des cas, l'image qui se crée renvoie plus au vivant qu'au cadavre. Les étapes postérieures au travail de terrain (lavage, étude, restitution, expérimentation) semblent plus propices à l'émergence du cadavre, mais le ressenti prend alors le pas sur la nécessaire distance scientifique. Avec le cadavre apparaissent dans les discours les termes de gêne, dégoût, traumatisme...

Le cadavre est donc assez peu présent dans les esprits des archéologues travaillant sur les pratiques mortuaires. Plus qu'une archéologie de la mort, c'est une archéologie de la vie qui est triomphante, voire une archéologie de l'amour puisqu'une tombe est – aussi – le reflet de l'attachement des vivants.

ABSTRACT

Will it a corpse in the grave? Lyrics of archaeologists. Funerary archaeologists excavate and study hundreds or even thousands of skeletons during their career. Yet even though the long-disappeared organic parts are discussed when reconstructing the initial deposits, professionals find it hard to imagine the corpse itself. They were questioned, starting from a life story, about the presence, at least intellectual, of the corpse and their feelings towards it, through the operational sequence of archaeological work.

At each stage of fieldwork (diagnostic, excavation, recording, removal of remains), the corpse is hardly present in the mind. During the phase of detection and exploration of sites, called the diagnostic, the main concern is one of respect, for scientific and possibly moral reasons. The breaking up and scattering (of a body or a funerary site), the extraction of part a whole which will not necessarily be excavated, poses a problem for everyone and questions the notion of integrity. During excavation, the long « hand-to-hand » between skeleton and digger can provoke an exchange, a dialogue, which contributes towards rendering the skeleton its disappeared fleshy parts. For some, the appearance of the corpse would thus fall within the time shared and spent on the burial. But in the majority of cases, the image that is created has more to do with the living person than the corpse. The stages following fieldwork (washing, study, reconstruction, experiment) seem more favourable to the emergence of the corpse, but feelings supplant the required scientific detachment. The corpse is now mentioned in terms of awkwardness, disgust, trauma...

So the corpse is not very present in the minds of archaeologists working on funerary practices. Rather than an archaeology of death, it is an archaeology of life that is triumphant, or even an archaeology of love since a grave is – also – the reflection of the affection of the living.

MOTS CLÉS

archéothanatologie, cadavre, chaîne opératoire, ressenti, sépulture, squelette

KEYWORDS

funerary archaeology, corpse, operational sequence, feelings, burial, skeleton